

nuyée, vous supposez qu'elle a une passion pour moi !... Certes, je deviendrais à vos yeux l'homme le plus fat du monde, si je m'avais de tirer une conclusion semblable de preuves aussi peu convaincantes.

— La rougeur qui vient malgré elle au front d'une femme, reprit George, une larme qu'elle retient en vain et qui s'échappe entre les doigts qui veulent l'essuyer furtivement, le léger mouvement de lèvres qui se contractent en essayant de sourire, prouvent plus de passion, Hermann, que tous les sermens, toutes les protestations qu'on a quelquefois la bonté de nous prodiguer... Pour moi, je n'ai jamais cru à l'amour d'une femme que quand je l'ai deviné avant qu'elle le sût elle-même.

— Votre perspicacité n'a-t-elle jamais été en défaut ? dit gaiement Hermann.

— Il ne s'agit pas de cela : voyons, Hermann, allons au fait. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas épouser Mlle de Melcourt ?

George croyait qu'une question aussi directe ne laissait pas la possibilité d'échapper à une réponse précise ; il regardait son ami, dont la figure impassible prit une légère teinte d'ironie en disant :

— Mais vous, qui vous piquez de franchise, et me reprochez mon peu de confiance, ne pourriez-vous pas me dire quel intérêt vous occupe en ce moment ? Ne suis-je pas en droit de vous supposer les sentimens que vous me prêtez ? et ne seriez-vous pas un amoureux de Louise ?

— Non... répondit George simplement.

— De sa sœur Eléonore peut-être ? reprit Hermann.

— Non plus...

— Alors, quel intérêt avez-vous à savoir...

George s'était levé et marchait dans la chambre pour échapper aux regards perçans d'Hermann, et leur dérober un visible embarras.

— Vous voyez bien, George, que ce n'est pas moi qui ai un secret.

— Si cela était, reprit vivement George, si j'avais placé mes espérances dans un sentiment... dont vous vous moquez, serait-il étonnant que je voulusse soustraire à vos sarcasmes et à vos plaisanteries le rêve sur lequel reposerait tout le bonheur de ma vie ?... Il n'en est pas de même de vous ; c'est un confident heureux de vous avoir pour complice que vous trouveriez en moi... car nous ne sommes pas, nous ne pouvons pas être rivaux... Ne plaçons-nous pas toujours nos desirs, nos projets, nos idées sur des objets constamment opposés ? Et, pour ne parler que du mariage, quand vous disiez que la fortune seule devait décider, n'ai-je pas cent fois répété qu'elle n'entrerait jamais pour rien dans ma décision ?

— Vous êtes fait pour être un héros de roman. Eh bien ! George, me voici prêt à écouter le vôtre ; en êtes-vous au premier ou au quatrième volume ?

— Adieu, Hermann, dit brusquement George.

— Vous m'en voulez ?

— Pas plus que je n'en voudrais à un étranger de ne pas comprendre quand je m'exprime dans une langue qui n'est pas la sienne.

En disant ces mots, George sortit, précipitamment, laissant Hermann un peu surpris. Mais, après quelques minutes de réflexion, on aurait pu l'entendre murmurer ces mots :

— Non, il est impossible qu'il ait aucune idée...

Puis, prenant son chapeau, il se rendit à la Bourse, où son agent de change avait dû, mystérieusement et sous un nom sup-

posé, faire pour lui une spéculation assez importante. Mais une nouvelle imprévue avait dérangé toutes ses combinaisons ; Hermann avait perdu dans la matinée un quart de sa fortune, il ne laissa paraître ni colère ni chagrin devant les gens qu'il vit pendant le reste de la journée ; il eût pu trahir son secret... Il lui importait qu'on l'ignorât.

— Que ceci soit une leçon, répétait-il ; ne livrons dorénavant rien au hasard.

Au moment où il rentrait le soir fort tard chez lui, triste, agité et de mauvaise humeur, on lui remit une lettre.

Elle était de George de Senancourt et conçue en ces termes :

« Savez-vous, mon cher Hermann, que je suis retourné chez vous deux fois dans la journée ? J'avais besoin de m'assurer que vous n'étiez point fâché de ma mauvaise humeur de ce matin. Je me suis aperçu que je tombais dans le défaut si commun d'exiger de ses amis les idées et le caractère qu'on a soi-même ; de leur imposer le genre de bonheur que l'on choisirait et de leur savoir mauvais gré des différences que la nature a mises entre leurs goûts et les nôtres. Vous voyez qu'au moins je sais reconnaître et avouer mes torts, et j'espère que de nous deux moi seul j'en garderai le souvenir.

» Oui, je voulais obtenir votre confiance pour être en droit de vous faire la miennne. Il me semble que si vous aviez pensé, comme je croyais, à épouser Mlle de Melcourt, ce mariage, qui eût été une affaire de choix et d'affection, m'eût autorisé à vous demander votre appui pour obtenir sa charmante cousine *Francesca de Mérimville*... Le voilà, Hermann, ce nom qui représente pour moi tout un avenir de bonheur et d'amour. — Et vous conviendrez qu'on peut se livrer à une délicieuse illusion en voyant une figure aussi capable de la faire naître. Il y a dans la grâce et dans le charme répandus sur toute la personne de Mlle de Mérimville quelque chose qui touche le cœur et plaît aux yeux ; on l'admire et on l'aime en même temps.

« Je l'ai vue quatre ou cinq fois seulement. — je lui ai peu parlé et je n'en ai point été remarqué.

« Hermann, ne pourriez-vous me présenter chez Mme d'Herby, où je la rencontrerais chaque semaine ? — Il me faudrait la certitude de lui plaire avant d'adresser à sa famille une demande qui, je l'espère, pourra convenir ; mais je ne veux Francesca que d'elle-même. Si elle ne voyait pas le bonheur dans le lien qui nous unirait, j'aurais le courage d'y renoncer, dussé-je regretter toute ma vie le rêve qui, depuis six mois, a rempli d'un délicieux espoir tous les instans de mes journées.

« La vie retirée que mène Mme de Mérimville ne m'a pas laissé la possibilité de la voir comme je le désirais, malgré toute la peine que je me suis donnée pour y parvenir, et je me suis alors décidé à confier à votre amitié tous mes projets, toutes mes espérances... Mon ami, mon cher Hermann, croyez que la plus vive reconnaissance sera le prix de ce que vous ferez pour moi dans cette occasion ; c'est un dévouement de toute la vie que vous trouverez dans le cœur de George ; pourrai-je m'acquitter envers celui à qui je devrais Francesca ? »

Hermann avança dédaigneusement la lèvre inférieure par un léger mouvement qui lui était familier ; il jeta la lettre de George sur une console, et s'assit pour rêver à ses propres affaires... Mais son esprit incertain ne lui présentait en ce moment aucune idée fixe, aucun projet arrêté : le chagrin d'une mauvaise spéculation et l'ennui de l'incertitude se peignaient tour à tour sur sa figure fatiguée ; une agitation inquiète et pénible ne lui laissait pas l'es-